

d'une Vierge, se fait homme, endure les souffrances les plus atroces et expire sur une croix pour le salut du genre humain. Avant de remonter vers la Jérusalem céleste, le Sauveur laisse à l'humanité régénérée, comme gage de son éternelle alliance, la religion sainte que les Chrétiens professent. Et c'est pourtant cette religion, divine dans son origine, divine dans ses enseignements, que les Césars ont voulu effacer de la face du monde. Insensés ! Tous leurs efforts n'ont pu renverser l'œuvre du Rédempteur. En confiant à l'un de ses apôtres la garde de l'Église, le Christ a promis d'être avec elle jusqu'à la fin des temps. La prédiction faite sur le berceau du christianisme ne se réalise-t-elle pas depuis trois siècles ? Vainement les persécuteurs ont assouvi dans une mer de sang la haine qu'ils portaient à notre sainte religion. Tandis que leur bras impuissant se lassait du carnage, l'Église, soutenue et raffermie par l'appui de son divin Fondateur, continuait sa course triomphante et étendait ses conquêtes pacifiques au delà des bornes de l'empire romain. Le roc sur lequel elle est assise ne peut être ébranlé par la main de l'homme. D'ailleurs les châtimens les plus terribles ont frappé ceux qui avaient juré d'anéantir le christianisme. Arrivés à leurs derniers moments, n'ont-ils pas tremblé en jetant un regard épouvanté sur leurs injustices et leurs crimes ? Plusieurs d'entre eux ont terminé leur carrière dans la rage et le désespoir. Voyez un Néron qui se fait égorger par son secrétaire, un Galère qui finit sa vie dans les plus horribles tourments, un Valérien devenu l'opprobre du nom romain, un Marc-Aurèle et un Dioclétien que des chagrins insupportables conduisent aux portes de la mort. Considérez au contraire comment le Tout-Puissant a daigné répondre à la confiance que vous aviez mise en lui. Abrisé sous les plis du *Labarum*, vous avez marché au combat le cœur rempli de force et d'espoir ; le Dieu des armées a lutté pour vous et une victoire décisive a été la magnifique récompense de vos pieux sentiments.

Grand prince, laissez-vous attendre par la pénible situation qui est faite dans l'empire romain au culte de ce Dieu dont la protection s'est étendue sur vous. Traqués de toutes parts comme des monstres indignes de voir la lumière du jour, les Chrétiens sont réduits à célébrer leurs augustes mystères dans les catacombes. C'est dans les entrailles de la terre qu'ils doivent se réfugier pour adorer le Seigneur, tandis que des temples somptueux sont élevés à des dieux qui ne sont pas et n'ont jamais existé. Oh ! que le monde changerait de face sous un empereur chrétien ! Le christianisme, sorti tout rayonnant de gloire de trois siècles de persécutions, deviendrait la religion de l'empire ; avec lui s'ouvrirait pour le peuple romain et pour l'univers entier une ère de prospérité et de bonheur. Ne tardez plus, prince magnanime, à vous rendre à l'appel de

Dieu, suivez les mouvements de la grâce qui se manifestent en vous, brisez les idoles et faites servir les richesses du paganisme à relever la majesté du culte chrétien.

Voilà comment vous pourrez reconnaître les bienfaits du Ciel. Voilà l'usage qu'il faut faire de la puissance dont Dieu vous a revêtu. La croix, arborée par vos mains victorieuses au sommet du Capitole, marquera la fin des abominations de l'ancien monde et consacra le triomphe du christianisme. L'Évangile de Jésus-Christ, librement prêché dans toutes les provinces, répandra les lumières de la vraie civilisation jusque sur les plages les plus reculées ; sous son souffle vivifiant, du sein d'une société dissolue surgiront des générations fortes et viriles qui relèveront l'humanité de sa déchéance. A vos œuvres et à vos exploits sera attachée une gloire impérissable. Dieu, qui s'est servi de votre bras pour accomplir les desseins de sa Providence, vous comblera de ses bénédictions ; votre nom brillera à travers les siècles et sera prononcé avec admiration par les âges futurs.

CHARLES DE LANAUDIÈRE — (*Rhetorique*).

Jean qui pleure et Jean qui rit.

Elle est ancienne la génération de ceux qui pleurent ; elle n'est pas d'aujourd'hui la génération de ceux qui rient. L'antiquité nous en offre les types dans ses philosophes Démocrite et Héraclite, l'un se moquant de tout, l'autre n'étant content de rien ; mais ils n'avaient été sûrement ni l'un ni l'autre les premiers, dans le monde, à rire ou à pleurer. Ces deux philosophes étaient, dans le vieux temps, ce que nous représentons maintenant "Jean qui pleure et Jean qui rit" ; drôles de personnages, plutôt ridicules qu'intéressants, qui ne valent pas plus l'un que l'autre et qui ne nous offrent nullement les principes de la véritable sagesse.

Lequel des deux a raison ? N'ont-ils pas tort l'un et l'autre ? Examinons un peu.

D'abord, remontant tout-à-fait au commencement des âges, on voit la joie établir la première son règne dans le monde. Nos premiers parents en effet, ouvrant tout-à-coup les yeux à cet univers que Dieu s'était plu à leur faire si beau, n'y voient que le bonheur, leurs regards ne rencontrent partout que la félicité. Milton, dans des pages immortelles, a essayé de décrire les charmes incomparables de l'Éden, le ravissement d'Adam et d'Eve ou plutôt leur éblouissement en s'éveillant à la vie. L'œuvre sublime du poète ne nous offre certainement qu'un pâle reflet de ce qu'était l'incom-